

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054

M 543

Canadienne

LE MENESTREL



PARTIE LITTÉRAIRE.

VOL. I.

QUEBEC, 2 DECEMBRE, 1844.

No. 25.

SOMMAIRE : —L'ENFANT. (*Poésie* ;)
LES BELLES COUSINES. (*suite et fin.*)

Poésie.

L'ENFANT.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux !

Enfant, vous ôtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez ;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures

S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'aurore d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche ;
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde :
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Âme où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'être sans fleurs nouvelles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

VICTOR HUGO.

Les Feuilles d'Automne.

LES

BELLES COUSINES.

—000—

(Suite et fin.)

La patrie est-elle menacée ? A-t-on rompu les
frontières ? Non ; l'ennemi est au cœur de se,

états : la moitié de l'Europe se nomme la France ; mais l'empereur veut encore un village prussien ou espagnol, et il faut aller le lui emporter d'assaut, en se faisant éventrer avec dix mille condamnés au feu. Adorables fantaisies impériales ! Ce cirque romain vous dira que Néron et ses successeurs n'en avaient pas de plus sanglantes. Maintenant, trouvez-vous mauvais que je n'aime pas votre maître ? Il a écrasé mon cœur entre la terre et le pied de son cheval. Mais peut-être n'avez-vous jamais aimé ; peut-être ne pouvez-vous aimer... Alors, officier de Bonaparte, partez, partez, vous avez raison. A qui n'a pas d'amour, il faut la haine et l'enivrement des batailles ; allez tuer des hommes, allez jeter des enfants dans le fleuve, allez couvrir de crêpes ensanglantés les pauvres femmes... ; car celles-là restent toujours, et vous ne voulez pas les mettre à mort, impitoyables que vous êtes ! Allez, vous dis-je, vous qui ne laissez pas un regret derrière vous...

—Madame, dit Richemont en interrompant avec vivacité l'étrangère, je vous plains de toute mon âme ; mais de quel droit me jugez-vous ? Savez-vous si, tout dévoué que je suis à l'empereur, je n'ai pas sujet de jeter un regard en arrière ?

—Voyons, dit l'étrangère.

Et elle approcha sa lampe du visage de Richemont, dont elle examina les traits avec une curiosité effrayante ; puis, secouant la tête, elle reprit :

—Non ; la douleur n'est pas faite pour vous... mais d'autres souffriront à cause de vous.

—Qu'est-ce donc, reprit Richemont ? vous vous mêlez de divination ?

—Hélas ! répondit l'étrangère, je n'ai que trop prédit de vérités.

—Eh bien, madame, ajouta Richemont en lui tendant la main, ne craignez pas de m'alarmer en aucune façon. Continuez et parlez-moi de mon étoile. Je vais me battre en Espagne, à la tête de mon régiment.

—L'Espagne ! ah ! pauvre jeune homme, reprit l'étrangère, que puis-je vous dire ? je ne lis pas dans l'avenir ; seulement j'ai l'habitude du malheur, et je juge à peu près juste les degrés d'affinités qui peuvent exister entre lui et les diverses physionomies. C'est un art de femme affligée que celui-là ! je vous l'ai dit : je crois que vous causerez du chagrin plutôt que vous n'en aurez.

—Mais, reprit Richemont, croyez-vous que je revienne de la guerre d'Espagne ? J'espère que vous n'attribuez pas ma curiosité à une peur secrète de la mort.

—Je sais trop que pour vous tous, malheureux enfants en délire, la pensée de la mort est presque une volupté ; je ne sais que trop avec quelle épouvantable légèreté vous parlez d'aller vous faire casser la tête à la gucule du canon... Hélas ! celui que je pleure ne vous ressemblait-il pas ?... Quand à vous, il me semble que les lignes de votre visage ont des tendances heureuses ; votre sourire me paraît pur de toute amertume, et il n'y a rien de fatal dans votre regard... Colonel, il me semble que vous devez revenir de cette guerre désastreuse..;

Elle avait pris la main de Richemont et elle la lui serrait. Celui-ci, vivement ému par cette scène étrange, dit ces paroles à l'étrangère :

—Madame, que puis-je pour vous ?... Vous êtes pauvre ; j'obtiens une pension du gouvernement !... Les veuves d'officiers sont protégées.

—Arrêtez-vous là, reprit la femme avec un sourire amer, celui que je pleurerai jusqu'au tombeau n'était pas mon mari.

Alors Richemont tendit les mains à l'étrangère, qui se laissa presser contre la poitrine de ce jeune officier de Bonaparte. Elle devinait qu'un noble cœur battait sous cet uniforme qui lui rappelait tant de douleurs. Le colonel Richemont versa quelques larmes ; ce qui étonna beaucoup l'étrangère.

—Mais, reprit-il, comment donc est-il arrivé que vous ayez choisi cette étrange retraite ?

—Je revenais d'Espagne avec des convois militaires, me laissant conduire avec insouciance où l'on voulait. En traversant cette ville je tombai malade. Les convois partirent. L'hôpital où je passai trois mois m'était devenu odieux ; j'y serais morte de désespoir. Une nuit, je m'échappai de cette sorte de prison, et je me jetai dans cette immense retraite, où je trouvai les masures abandonnées. La beauté du climat de ce pays-ci m'a permis de vivre sans trop souffrir au milieu de ce désert de ruines. Quelques bonnes âmes me firent passer des secours, et peu à peu l'habitude est venue s'asseoir dans ma cellule, et j'ai adopté les arènes comme toute autre patrie. Voyez-vous, à un certain degré d'affliction, la plus complète indifférence pour les choses extérieures arrivent ; c'est une para-

lysie morale ; on ne sent plus rien ; si ce n'est la blessure cachée au centre de notre existence.

L'heure était avancée ; déjà la lune décroissait derrière les corniches gigantesques de l'amphithéâtre ; bientôt elle reparut à travers une arcade basse et encombrée de figuiers sauvages que ses rayons illuminèrent en un moment ; puis elle plongea sous l'horizon, et l'obscurité envahit *les arènes*. Richemont prit congé de la cénobite. Il lui promit de venir la revoir, si jamais il rentrait dans le midi de la France, et il lui apprit son départ pour le lendemain. Comme il résistait pour lui faire accepter son intermédiaire auprès des parents qu'elle pouvait avoir encore en Touraine, elle le supplia, les larmes aux yeux, de renoncer à ce projet, et elle ajouta :

— Voyez, je vis en paix dans cette solitude, voulez-vous me rendre aux persécutions d'une famille irritée ? Laissez-moi finir ici doucement ma vie ; l'obscurité, c'est le refuge de la pécheresse. Adieu, colonel.

Richemont s'éloigna avec précipitation ; il traversa le cirque silencieux, et gagna la première arcade de sortie qui se présenta devant lui. A peine avait-il franchi le seuil du monument romain, qu'il se retrouva au milieu des tumultes de la foule ; les chansons bachiques, les cris insensés, les joyeuses farandoles aux flambeaux retentissaient de tous côtés. Le colonel allait d'une vague de peuple à l'autre, entraîné comme un naufragé. Enfin, il gagna la plateforme de *l'esplanade*, et guidé par un instinct secret, il se trouva tout à coup en face du bel hôtel du Luxembourg, dont les fenêtres du premier étage étaient brillantes, malgré leurs rideaux fermés. Richemont s'arrêta ; une puissance surhumaine le retenait devant ces croisées. Il attendait qu'une ombre vînt à glisser sur elles : on l'eût pris pour un enfant attentif aux apparitions fantasmagoriques. Cette idée même lui vint dans la tête, et il s'en voulut beaucoup de sa propre faiblesse. Hélas, souvent la passion la plus sérieuse et la plus héroïque dans son développement, ne commence-t-elle pas par des enfantillages de cœur.

Appuyé contre un platane de la promenade publique, le colonel ne se lassait point d'évoquer de tous ses vœux les fantômes charmants de l'hôtel du Luxembourg. Il y parvint sans doute, car sur le fond d'un rideau de damas blanc apparut une forme aérienne comme un

sylphe ; elle se dessina un moment, glissa et disparut. Mais bientôt elle revint suivie d'une compagne semblable à elle en grâce et en légèreté. Le beau groupe d'ombres était immobile ; chacun des fantômes passait son bras sur l'épaule de l'autre, comme deux êtres attentifs à quelque chose de sérieux. Richemont jugea qu'un grave personnage, le comte Belvidero sans doute, devait en ce moment parler aux deux jeunes personnes. Cependant le rideau fut tiré, la fenêtre s'ouvrit et les jeunes filles en robes blanches et la tête nue, parurent au balcon, et regardèrent passer les *farandoles* et les flots de la foule en délire. Les reflets rougeâtres des torches de résine jetaient un jour étrange sur toute la façade du Luxembourg. Les robes blanches sur le balcon se teignaient de nuances purpurines, et il était possible de distinguer les traits des deux jeunes personnes. Richemont les dévorait des yeux : son âme allait de l'une à l'autre avec une étrange incertitude ; un magnétisme immense attirait cette âme en délire sans qu'elle pût se fixer. Cette double adoration l'accablait ; c'était une fluctuation épuisante comme celle d'un homme qui lutte avec son rêve. Richemont jetait aux pieds d'une des deux jeunes filles tout ce qu'il sentait en lui-même d'amour et de dévouement, et dans le même instant c'était à l'autre qu'il se consacrait tout entier. Cette bizarre mais sérieuse passion grandissait, et elle le troublait étrangement. Il eût donné la moitié de sa vie pour qu'un accident quelconque vînt déterminer chez lui une préférence. Quelques fois il voulait rire de lui-même, et il se disait que c'était une ridicule extravagance, qu'il n'avait dans la tête qu'une fantaisie absurde, une bouffée de folie que le premier souffle emporterait. Et tout à coup il se frappait le front, il abjurait et détestait de telles paroles. Enfin, dans ce combat inouï, son visage était devenu pâle et ses yeux s'abaissaient vers la terre, lourds et ardents.

La dernière farandole venait de passer. Les divines apparitions disparurent dans les profondeurs lumineuses de l'appartement. La fenêtre se referma et le rideau vint voiler la fenêtre. Richemont s'achemina à pas lents vers le quartier de cavalerie près duquel était son logement. Il traversa plusieurs groupes et il vit des dragons à moitié ivres qui s'embrassaient entre eux. Le souvenir de la femme du cirque lui revint, et son cœur se serra. Il songea aux incertitudes de

l'avenir et il crut voir des condamnés à mort qui se fesaient leurs derniers adieux. Un des soldats le reconnut, et comme Richemont jetait encore un regard sur l'hôtel du Luxembourg, le dragon lui dit :

— Mon colonel, c'est demain le fameux jour !

Oui, répondit Richemont jurant entre ses dents, à demain le départ !

Quand il rentra chez lui, ses gens furent frappés de sa grande pâleur. Sur le minuit, le capitaine l'Espérance vint lui rendre compte de quelques affaires de service ; et comme celui-ci remarquait une extrême distraction si peu habituelle à ce colonel par excellence, il dit ces paroles :

— Je crois que nous devrions remettre à demain de telles choses.

— Pourquoi ? reprit Richemont. Je suis tout à vous ; vous le voyez.

Et en même temps, sans s'en apercevoir, il plaçait une bougie allumée près d'un petit baril de poudre de chasse. Le capitaine s'élança sur le flambeau, et il en étouffa la lumière dans ses mains, puis se retournant vers Richemont :

— Nous pouvions sauter, colonel, dit-il avec tranquillité. C'eût été inutile pour le service de l'empereur. Mais vous êtes ce soir un peu préoccupé ; permettez-moi de vous le dire. Du reste, je le conçois : les préparatifs du départ du régiment doivent vous accabler.

— Vous l'avez dit, reprit le jeune colonel : ce départ m'occupe extrêmement. Je voudrais être en Espagne depuis huit jours. Le ministre n'en fait jamais d'autres : un ordre arrive toujours trop tard ou trop tôt.

— Bah ! dit l'Espérance, nous trouverons toujours l'occasion de nous faire tuer.

— Ou de gagner des grades, mon cher capitaine, dit Richemont en lui prenant la main.

L'Espérance pencha la tête et soupira.

— Des grades ! reprit-il ; je crois que je tiens mon bâton de maréchal. Si nous avons chacun une étoile au ciel, la mienne est d'une malignité diabolique ; vous le savez bien. Mais depuis long-temps, j'ai deviné la cause de cette influence fatale qui plane sur moi. Colonel, vous allez vous moquer de moi : je suis convaincu que ma carrière sera fermée tant que le regard de l'empereur n'aura pas rencontré mon regard... Je l'ai suivi dans dix affaires, j'ai fait l'impossible pour que les rayons de nos yeux pussent se croiser une fois, une seule fois..., le démon

s'en est toujours mêlé, et l'empereur a toujours passé à côté de moi sans me regarder. Le croiriez-vous ? une fois, il m'a parlé... : oui, c'était en Egypte. Eh bien ! ce dam. é mameluck Rustan lui remit une lettre en ce moment, et l'empereur acheva sa phrase en lisant le maudit papier que lui envoyait ce vieux coquin de pachà du Caire.

— Vraiment, dit Richemont, voilà qui est fatal, et je suis loin d'en rire, mon cher l'Espérance ; mais comptez sur moi : je vous promets que je conjurerai la destinée ; et si l'empereur ne vous regarde pas, il verra du moins mes rapports sur votre compte ; je vous le jure. Vous serez colonel de dragons plus tôt que vous ne pensez. Y a-t-il un meilleur officier que vous dans l'armée ?

— J'en connais un, dit l'Espérance, en lui serrant la main. Mais, ajouta-t-il, ne me dites pas que je serai colonel de dragons : pour cela, il faut des places vides, et je n'aime pas à penser à l'une des deux manières dont les vacances arrivent dans ce temps-ci.

Richemont lui répondit en lui présentant un hanap rempli de vin de Lunel : Allons, mon cher l'Espérance, au premier coup de canon de l'Espagnol !... Je connais quelque chose de moins gai que la mort.

— Vous êtes difficile ! reprit celui-ci. Et quoi donc ?

— Pardieu ! dit l'autre, une passion... votre passion du pont du Gard ; celle qui s'est logée au Luxembourg en ce moment.

— Quelle monomanie ! s'écria le capitaine. C'est donc une idée fixe, colonel ; vous n'en démordrez pas... Eh bien ! soit ; je suis amoureux.

— Ah ! enfin !... reprit Richemont, vous l'avouez. C'est heureux ! Maintenant, mon cher ami, vous allez me dire quelle est celle qui vous a ravi le cœur. J'ai un immense intérêt à le savoir.

— Ne dirait-on pas, répondit le capitaine, que vous êtes vous-même embarrassé pour un choix, et que vous cherchez à faire naître une occasion de vous prononcer ?...

— Ce n'est pas si mal raisonner, capitaine ! s'écria Richemont. Mais faites tout comme si la chose était telle que vous venez de le dire. Prononcez-vous... J'attendrai : réfléchissez un peu si vous voulez.

Alors le capitaine l'Espérance s'assit grave-

ment dans un grand fauteuil, tenant toujours à la main le hanap de vin de Lunel, à qui il donnait de fréquentes preuves de tendresse, buvant à petits coups comme un homme absorbé dans ses réflexions. Richemont, fort gai en apparence, était au fond très-sérieux en ce moment. Son âme était montée, pour ainsi dire, à un ton de superstitieuse curiosité. Il lui semblait qu'un mot du bon capitaine l'Espérance allait être l'arrêt de sa destinée, à lui. Il attendait donc cette révélation avec un extrême battement de cœur, tout en jouant le rôle léger qu'il avait adopté pour déguiser son saisissement.

Le capitaine toussa huit ou dix fois ; puis il remplit le bienheureux hanap. Richemont, dans ce moment, lui eût donné du vin de Chypre, par tonneaux, s'il en avait eu. L'Espérance leva tout à coup son verre, et il dit :

—Je crois que c'est la blonde.

—Vraiment ! reprit aussitôt le colonel. C'est singulier : j'aurais parié que préférerez l'autre, la fille du comte Belvidero.

—Vous avez raison, répliqua l'Espérance ; c'est la brune. Où donc avais-je la tête !

Et il donna un baiser humide au hanap.

—Cependant, reprit Richemont, il m'a semblé reconnaître dans les manières de la nièce du comte, une certaine dignité, une grâce sérieuse et indéfinissable qui vous avaient vivement fait impression.

—Cela est vrai, dit le capitaine ; je me rappelle, pardieu ! Oui !..., comme je vous le disais donc en premier lieu, c'est la blonde.

Et il réitéra son baiser fraternel au hanap, qui s'épuisait par degrés.

—Examinez-vous bien, cher capitaine, poursuivait Richemont. Mlle Belvidero est d'une poésie méridionale qui trouble la raison. Ses yeux ont des rayons célestes ; et, quand elle sourit, on dirait que la terre est consolée. Vous m'avez paru très-ému en la regardant.

—Moi?... en effet, très-ému ! dit l'Espérance. Vous avez deviné juste ; et, par conséquent, c'est la brune.

—Ah ! cher capitaine, s'écria Richemont, décidez-vous, de grâce. Voilà quatre fois que vous changez d'avis...

—Eh pardieu ! colonel, le moyen de ne pas se contredire, quand vous voulez des contradictions, et que vous coupez en deux tous les raisonnements que vous faites sur l'une ou l'autre

de ces petites fées. Tâchez de vous comprendre, pour l'amour de ce délicieux hanap qui s'emplit et se vide avec une grâce inimitable.

Et pour la troisième fois il se versa une rasade complète de vin de Lunel.

—Voyons, ajouta-t-il, décidons-nous ; ou plutôt ne nous décidons pas. Elles sont délirantes toutes les deux. C'est comme cet ami délicieux qui me verse du baume dans le cœur, ajouta-t-il en levant le hanap.

—Bien ! dit Richemont ; vous avez parlé sagement, cher l'Espérance : ne nous décidons pas. C'est impossible ! impossible, en vérité ! Entre deux anges, celui que l'on voit le dernier est toujours le plus beau. Allons dormir ; et que demain le régiment soit en bataille, avec armes et bagages. Adieu, capitaine. C'est une étrange position que la vôtre !...

Il se séparèrent cordialement ; et, quand l'Espérance fut dans la rue, il se frotta le front en murmurant :

—Je ne parlerai de cela à personne ; on lui ôterait son régiment.

Dès l'aube du jour, les trompettes sonnaient la *diane* dans les quartiers de cavalerie. Le ciel était magnifique ; et il promettait tout une journée de soleil. Quelques nuages couraient dans le vide bleuâtre, comme des oiseaux fabuleux. Les brises d'automne, vives et fraîches, se jouaient dans les oliviers des hauteurs voisines ; les ailes des moulins à vent se balançaient. et les dernières hirondelles rasaient les frises des toits et tournoyaient autour des clochers carillonnant.

Le beau régiment devait partir dans la matinée. La population grossissait progressivement aux avenues de la promenade publique, où les dragons allaient venir se ranger en bataille. On attendit long-temps que les portes des casernes ouvrirent leurs battants. Par intervalle, des fanfares argentines s'élevaient de l'intérieur des grandes cours, et provoquaient les hennissements des chevaux. Dans ces moments-là, la foule frémissait, comme saisie d'une électricité unanime. Enfin, après de longues heures, les portes gémirent sur leurs gonds ; et les chevaux blancs des trompettes parurent les premiers. Tout le régiment suivit au pas, et vint se former en longues files devant l'immense bâtiment, en face du peuple assemblé, qui battit des mains.

Une voix de commandant se fit entendre ;

elle fut répétée par les échos de grades inférieurs. Les dragons s'alignèrent sur quatre rangs de profondeur. Les officiers séparaient les compagnies ; les guidons prenaient leur distances : on attendait le drapeau. Il parut, escorté par un peloton de chevaux ; les rangs du centre s'ouvrirent pour le recevoir ; les trompettes sonnèrent de tout leur éclat : et, comme un seul éclair, tout les sabres furent tirés.

Un officier, entouré de plusieurs autres officiers, parcourut les rangs, jetant sur chaque cavalier son regard scrutateur, mais souriant cependant à tous les visages. C'était le colonel. Il vint ensuite se placer seul en face du centre de la ligne, et il jeta quelques commandements d'une voix lente et bien accentuée. Le silence autour de lui était solennel. Il y avait quelque chose de religieux dans cette pompe de guerre. Tout à coup le colonel Richemont piqua son cheval et se plaçant en tête du régiment, la face tournée vers le drapeau, il leva le sabre et fit retentir ce terrible *en avant* qui, d'un seul coup ébranlait deux mille chevaux et les précipitait au feu. Les trompettes sonnèrent de nouveau ; le peuple jeta son cri d'adieux et la marche du départ commença. Un tourbillon de poussière s'éleva d'abord. Bientôt les dragons se formèrent par pelotons sur dix chevaux de front et ils s'avancèrent au pas, le sabre en main la tête haute et la crinière ondoyante. Le soleil de midi versait ses flots de rayons sur les casques et les lames polies. Tout ce beau régiment étincelait ; il était grave, calme, au milieu des agitations immenses de la foule. Quelques fois des soldats entendaient répéter leurs noms par des groupes de peuple, et détournant légèrement la tête, ils jetaient un regard rapide à ces amis qui les saluaient. Plusieurs femmes pleuraient sur leur bagage et cachaient des larmes furtives dans des mouchoirs. Enfin c'était un deuil et un triomphe tout à la fois.

Mais déjà on avait atteint la hauteur de l'*Esplanade*. Toutes les fenêtres toutes les terrasses des maisons voisines étaient remplies de spectateurs. Les chapeaux et les mouchoirs s'agitaient, les adieux et les souhaits planaient sur ce régiment superbe qui paraissait brillant de vie et de courage ; mais dans tout cet enthousiasme qui s'élevait autour de lui, il y avait une arrière-pensée de tristesse. Hélas ! parmi ces beaux jeunes hommes, la mort n'avait-elle pas déjà marqué ses victimes ?

Quand on arriva près du balcon de l'hôtel du Luxembourg, les trompettes reçurent l'ordre de sonner des faufares, et l'on vit le colonel Richemont contenir son cheval, comme s'il eût voulu retarder la marche du régiment. Le grand balcon était occupé par quelques étrangers, au milieu desquels apparaissaient comme deux anges sœurs, la nièce et la fille du comte Belvidero. Lui-même était auprès d'elle. Ces demoiselles se penchaient sur la balustrade, attentives et sérieuses. Richemont éleva ses regards jusqu'à leurs regards, et soudain, comme il eût salué l'empereur, il abaissa devant elles la pointe de son sabre. Puis se tournant vers le capitaine l'Espérance, qui le suivait en tête de la première compagnie, il le vit qui saluait aussi. Les deux jeunes filles s'inclinèrent et se regardèrent entre elles, sans prononcer une parole et rougissant d'embarras ou d'une émotion plus vive et plus noble. Le colonel était déjà loin, et cependant du balcon de l'hôtel du Luxembourg on suivait encore des yeux l'aigrette étincelante et la crinière de son casque. Tout le régiment défilait : il arrivait à la hauteur des *Arènes* ; là un peuple immense était assemblé. Les vivats redoublaient, lorsque tout à coup une femme bizarrement vêtue parut à l'un des portiques supérieurs de l'amphitéâtre. La foule la désigna de la main et l'on entendit ces étranges paroles qui tombèrent comme un glas funèbre du haut des frises romaines.

— Adieu, pauvres enfants ! voici ce que l'on rapporte de la boucherie où l'on vous mène.

En même temps elle montrait au peuple et aux soldats l'uniforme criblé de balles et taché de larges plaques de sang, cet habit militaire, sa hideuse relique.

Comme une étincelle électrique, la pensée de la mort se saisit de toute cette population. Un silence glacial succéda aux cris insensés ; les soldats se regardèrent entre eux et les chevaux tressaillirent.

— Allez ! reprit la voix funèbre, allez, beaux jeunes gens ; le grand bourreau vous attend. Dite à César : ceux qui vont mourir te saluent !

Pâle de colère, le colonel Richemont menaçait le cirque de son sabre, comme s'il eût voulu le désigner aux vengeances du peuple et des siens ; et tout à coup se retournant il se dressa

sur l'étrier et s'écria d'une voix tonnante : — Dragons ! vive l'empereur !

Le régiment tout entier répondit par un seul cri, et s'ébranlant avec un bruit formidable, il suivit au grand trot le jeune colonel qui attaquait son cheval avec vigueur et brûlait de franchir les portes de la ville. Les longues files de casques et de sabres passèrent comme des torrents d'éclairs, et se perdirent au loin sur la grande route de l'ouest, dans des nuages de poussière.

Bientôt la foule s'écoula, et une tristesse calme succéda à tout le tumulte de cette matinée.

II

Le lendemain du départ du régiment de dragons, la ville avait une expression de tristesse qui se révélait par un calme bien peu ordinaire aux populations méridionales. Les voyageurs de l'hôtel du Luxembourg ne devaient passer que vingt-quatre heures à Nîmes. Ils partirent pour la Provence, comptant se rendre de là en Italie.

Le comte Belvidero possédait à quelques lieues d'Arles, sur la rive gauche du Rhône, une terre considérable. Ce domaine lui avait été légué par un vieux cousin, Français de naissance, et mort depuis près d'une année. Le comte voulait à son passage visiter cette habitation. Le château datait de plusieurs siècles ; il était fort isolé ; il dominait les eaux du fleuve au couchant ; du côté de l'est, il était ombragé par des platanes et des peupliers gigantesques. Sa situation, son architecture, et les belles solitudes qui l'entouraient, plurent beaucoup à sa fille et à la nièce du comte Belvidero, Eléonore et Thérèse, dont nous n'avions pas encore prononcé les noms charmants. Il fut convenu qu'on passerait en Basse-Provence le reste de l'automne. M. Belvidero demanda ce petit sacrifice à ses *chères filles* ; c'est ainsi qu'il les nommait, les confondant toutes les deux dans son cœur. Sous une enveloppe glaciale, le comte cachait une âme ardente. Il avait à cinquante ans les cheveux blancs comme la neige ; son visage était ordinairement très-pâle, ce qui rendait d'autant plus remarquable la vivacité de ses yeux noirs. Il avait pris l'habitude d'une grande réserve, même dans les émotions les plus saisissantes. Chez lui l'âme était comme une flamme contenue dans un vase d'albâtre ; on ne la devinait qu'à la transparence. Son af-

fection pour Thérèse de Walstein était presque égale à celle qu'il donnait à sa fille. Thérèse était orpheline ; depuis son enfance elle n'avait eu d'autre maison paternelle que celle de son oncle et tuteur. M. Belvidero réunissait tout ce qu'il avait de tendresse sur la tête de ces deux sœurs par alliance. Belles toutes les deux, elles se ressemblaient bien peu cependant. L'une était un de ces types italiens si admirables d'animation et de poésie expansive ; grande, légère, l'œil ombragé par de longs cils noirs, le teint doré par un rayon de soleil, la démarche noble et vive, le sourire éclatant, la voix d'une mélodieuse sonorité. L'autre rappelait toute la magie de ces rêveuses princesses d'Allemagne, si adorables de mélancolie et de sérénité, si poétiquement nuageuses, pour ainsi dire. Blonde était sa magnifique chevelure ; fils était tendres et voilés ses yeux bleus comme le firmament ; elle était pliante et noble sa taille ; elle était saisissante sa voix ; il y avait dans Thérèse un mélange charmant de réserve et de sentiment passionné qui donnait à toute sa personne un attrait infini. Souvent le comte Belvidero se plaisait à contempler le contraste de ces deux natures si supérieures d'ailleurs.

Un soir Thérèse et Eléonore causaient entre elles sur une terrasse avancée. Le fleuve gémissait ; on eût dit une longue plainte d'amour qu'il jetait à leurs pieds. Elles suivaient des yeux les longues traînees de rayons qui peu à peu quittaient l'onde et se retiraient au couchant.

— Ma cousine, disait Eléonore, cette nature rappelle l'Italie ; je voudrais, cependant, un horizon plus accidenté. Je ne retrouve pas les dentelures bleuâtres des Apennins, ou la mer dorée de Gaëthe. Voilà long-temps que nous voyageons... mon père oublie un peu notre Florence bien aimée.

— Il la fuit, reprenait Thérèse, comme s'il la haïssait. Depuis la conquête, Florence et la Toscane lui font mal à voir.

— Hélas ! ajouta Eléonore, nous n'avons, je crois, qu'à nous résigner. *L'empereur et roi* gagne bien des batailles !...

— N'auriez-vous pas un peu de curiosité de rencontrer cet homme, ma chère ? demanda Thérèse.

— Moi !... mais j'irai bien d'ici à Marseille pour le voir. Mon père irait aux Etats-Unis pour l'éviter. Ce "*Corse* me fatigue singulièrement, dit-il quelquefois." Je vous en prie, Thé-

rèse, quand l'occasion s'en présentera, calmez son irritation. Souvent elle est concentrée ; mais elle n'en est que plus violente. Cela lui fait un mal horrible !...

—Je mets tout mon art à adoucir ce cher oncle. Depuis quelque temps il est en progrès. Je n'aurais jamais cru qu'il eût regardé avec tant d'intérêt le départ de ce beau régiment de dragons... vous savez, ma cousine ?

—Vous avez raison, Thérèse. Mon père m'a beaucoup surpris ce jour-là. Et vous rappelez-vous comme l'avant-veille, au pont du Gard, il a répondu avec une politesse affectueuse aux empressements de ces officiers?... Vous savez, ma cousine ?...

—Il est vrai que ces messieurs avaient des manières parfaites tous les deux.

—Tous les deux ! non ; répondit Eléonore en souriant. Enfin un peu de gaucherie est chose fort excusable. Quant à l'autre officier...

—Comme vous dites, il était d'une grande distinction !

—Il me semble, ma chère Thérèse, que je n'ai rien dit. Le mot distinction est venu de vous. Ce n'est pas que je ne l'approuve fort.

—Je croyais, ma cousine, que vous l'aviez prononcé la première. J'ai du moins deviné votre avis au sujet de ce Français... C'est donc en Espagne que va ce beau régiment ?

—En Espagne ! dit Eléonore, elle pencha la tête.

Un moment de silence succéda à cet entretien. Ce fut mademoiselle Belvidero qui la première reprit la parole.

—Voilà, dit-elle, les grandes hirondelles de qui viennent tournoyer avant la nuit close. C'est leur dernier adieu au soleil et au fleuve.

—Et voici, reprit Thérèse, ma charmante étoile du couchant qui scintille et semble sourire dans les vapeurs dorées, là-bas. Vous qui savez si bien vous orienter, Eléonore, dites-moi : l'Espagne, dont nous parlions tout à l'heure, n'est-elle pas de ce côté de l'horizon ?

—Ma chère amie, placez votre main un peu plus au sud-ouest. Je crois que l'Espagne est dans cette direction. Mon père, qui l'a visitée, lui trouve deux qualités : il dit que l'Espagne est grave et charmante.

—Voilà deux mérites qui s'allient plus qu'on ne le croit peut-être.

—J'en ai souvent un exemple vivant devant

les yeux, dit Eléonore en regardant Thérèse avec un adorable sourire.

—O ma chère âme, s'écria celle-ci, ne me raillez pas ainsi ! et surtout n'allez pas croire que j'affecte cette gravité dont on me parle quelquefois. Je suis même persuadée que cet air sérieux ne me va pas du tout, et que cela ressemble à de la prétention.

—Point du tout, mademoiselle, reprit Eléonore, ne vous calomniez pas à plaisir ; je vous défendrais au point d'embarrasser votre modestie. Et puis, entre nous soit dit, ne savons-nous pas toutes ce qui nous va à merveille ?...

—Ainsi, Eléonore, vous ne pensez pas que l'animation qui vous est habituelle, puisse jamais vous aller mal ?

—Je serais désolée qu'elle pût déplaire. J'ai la tête vive et l'âme aussi, ce qui ne m'empêche pas d'aimer infiniment votre mélancolie rêveuse. Quels beaux poèmes mystiques vous feriez ! n'écrirez-vous jamais ?

—Et vous, ma chère !

—Eh ! mon Dieu. N'ai-je pas déjà jeté de la poésie sur le papier ?... il est vrai que j'ai jeté aussi le papier au feu ; ce qui nous remet au même point l'une et l'autre.

—Eléonore, vous êtes d'une franchise adorable. Souvent je vous compare à une de ces belles harpes bien accordées, qui rendent des sons pleins, justes, harmonieux, dès qu'on en touche les cordes. Il vous serait bien impossible de rien dissimuler, n'est-ce pas ?

—Je ne crois pas. Mais vous Thérèse, vous croyez-vous impénétrable ?...

—Ce serait une grande prétention avec vous ! depuis notre enfance nos âmes ne se regardent-elles pas en souriant ? Il y a entre nous une communion de goûts, de pensées, d'affections, de croyances qui n'admettrait pas la moindre dissimulation. Ce qui serait de la réserve pour d'autres, serait peut-être pour nous de l'hypochrisie. Qu'en dites-vous, Eléonore ?...

—Je suis de votre avis. Ne nous cachons jamais rien, ma bonne amie.

A ces mots, Mlle Belvidero jeta ses bras autour du cou de Thérèse de Walstein, et de son côté celle-ci l'embrassa avec tendresse.

—Mes chères filles (dit une voix sonore, celle du comte Belvidero,) est-ce une réconciliation ? vous, vous êtes donc querellées une fois en votre vie, mes beaux anges ? la paix soit avec vous ! Voici la lune qui se lève pour éclairer

rer le groupe charmant que vous formez dans les bras l'une de l'autre. Mais vous plairait-il, cependant, de rentrer à la maison ? Nous avons un hôte depuis dix minutes. Venez, mes enfants.

A ces mots, elles suivirent M. Belvidero jusqu'au grand salon. Là il leur présenta un de ses amis, le chevalier Gaspard Benvenuti qui, apprenant son arrivée en Basse-Provence, était venu le visiter. Benvenuti, Piémontais de naissance, voyageait dans le midi de la France. Il s'était arrêté pendant quelques jours à Marseille avant de retourner en Toscane où il habitait. Le comte Belvidero l'avait souvent rencontré à Florence, au *Casino* ; et le chevalier était parvenu, on ne sait trop comment, à gagner sa confiance. Ces demoiselles ne le connaissaient point, la première impression qu'il produisit sur elles fut des plus défavorables. Cependant Gaspard Benvenuti avait une assez belle figure : ses manières ne manquaient pas d'une certaine élégance ; il était jeune encore ; il avait la parole facile, l'expression correcte et empreinte d'une certaine originalité. Mais ses lèvres étaient minces, et son regard incertain... Benvenuti n'arrêtait jamais les rayons de ses yeux sur la personne avec laquelle il causait, on aurait eu beaucoup de peine à préciser de quelle couleur était le cristal de ses prunelles toujours voilées ou toujours mobiles. Mademoiselle de Walstein en fit la remarque la première, et elle éprouva une répulsion si vive devant le cavalier, qu'elle se retira bien vite dans un coin de l'appartement, feignant de feuilleter un album placé sur une console. Eléonore ne prit point en aversion, au premier abord l'ami de son père ; elle chercha à se persuader qu'elle pourrait un jour découvrir en lui quelques qualités. Gaspard Benvenuti dépensa une aussi grande quantité d'esprit qu'il put s'en procurer instantanément ; il mit à contribution sa mémoire, son imagination et même toute sa galanterie d'à-propos. Le comte Belvidero applaudissait à tout, et on voyait sa figure, naturellement mélancolique, s'épanouir et s'éclaircir, pour ainsi dire. Il engagea le chevalier à passer la journée du lendemain avec lui, proposition que Benvenuti refusa avec cette fausse discrétion qui, toujours avance, en ayant l'air de vouloir reculer. La soirée était si calme que les grandes fenêtres de la terrasse restèrent ouvertes en sorte qu'un beau rayon de la lune entra dans le salon et mêlait

sa lumière argentée aux flammes des bougies. Ce rayon allait mourir aux pieds d'Eléonore et formait autour d'elles une lumineuse atmosphère. Le cavalier dit à ce sujet les choses les plus jolies du monde ; sa conversation montait par degré à un certain ton de poésie qui attira sans doute Thérèse car elle vint se placer auprès de sa cousine, posant aussi ses beaux pieds dans la gaze lumineuse du rayon, comme si elle eût voulu en prendre sa part. Gaspard Benvenuti redoubla d'élégance et d'esprit d'à-propos. La conversation devint moins frivole cependant, et le comte Belvidero exprima son chagrin de n'être plus au milieu des siens, dans sa chère Florence.

— Il est vrai, ajouta-t-il *qu'ils* me l'ont terriblement gâtée, cette belle partie. Oh ! les Français !...

Et il soupira.

Belvidero on l'a déjà dit, ne pardonnait pas à la conquête.

— Voilà pourquoi, reprit-il, j'ai cru devoir voyager. J'espérais des distractions... D'ailleurs ces demoiselles avaient un désir prononcé de visiter le pays des conquérants... Il a fallu céder ; j'ai le défaut d'aimer trop mes filles que voulez-vous, chevalier ?...

— C'est un défaut incorrigible ; devant de telles idoles, on est bien résolu de ne le perdre jamais, reprit le chevalier Gaspard Benvenuti, en jetant un regard sur ces demoiselles.

Thérèse sourit et détourna les yeux ; Eléonore baissa la tête et devint sérieuse ; commençait à avoir peur des empressements et des exaltations du chevalier et surtout des sympathies de son père pour lui. Un pressentiment vague le fit frissonner comme si le souffle d'une brise glaciale eût passé sur son front. Benvenuti avait le pied trop exercé pour se risquer plus avant sur le terrain glissant d'une conquête incertaine en homme habile, il fit semblant de perdre de vue le but, et il rompit cette conversation trop tendue et trop transparente.

— Que pensez-vous de Nîmes ? dit-il brusquement en s'adressant au comte Belvidero. Ses ruines romaines...

— J'en connais de plus romaines encore, répondit celui-ci.

— Mais son climat... ajouta le chevalier.

— Hélas ! interrompit le père d'Eléonore, avez-vous oublié le ciel ami de la Toscane ?... Savez-vous ce que j'ai vu de plus remarquable

à Nîmes ? ajouta l'orgueilleux Italien, c'est un régiment de dragons qui partait pour l'Espagne.

—Comte, vous êtes généreux, s'écria le chevalier. Si vous détestez les conquérants, du moins vous les trouvez beaux !... c'est bien quelque chose. Au reste, rassurez-vous ; vous serez vengé, et c'est l'Espagne qui prendra ce soin-là. Si jamais vous rencontrez ce magnifique régiment à son retour, je doute que vous puissiez le reconnaître... en admettant toutefois un retour, ajouta-t-il avec un sourire de compassion.

—Il est vrai, dit sérieusement M. Belvidero, que l'Espagne ne sera bientôt qu'un cimetière français.

A ces dernières paroles succéda un moment de silence. Par un instinct étrange, Eleonore et Thérèse se serrèrent la main furtivement sans oser se regarder. Le comte Belvidero reprit avec gravité :

—Il veut donc tout exterminer, ce soldat impérial ?

—Ma foi, dit Benvenuti, il fauche l'humanité en habile homme. Vous savez les mauvais *bons mots* qui courent à son sujet ? le Néron à la Titus, l'aigle qui devient vautour...

—Mon ami, reprit aussitôt le comte, nous sommes sur le territoire français.

—C'est juste, dit le chevalier ; le despotisme a les yeux d'un lynx et les oreilles d'une taupe.

—J'aime assez la comparaison, dit Mlle de Walstein avec ce calme et cette finesse qui la caractérisaient. Seulement, je ne me rends pas bien compte de l'opposition qui fait M. Benvenuti avec un ruban rouge à sa boutonnière.

—Elle a raison, chevalier, ajouta le comte Belvidero. En effet, je n'ai jamais bien compris comment vous, si franchement du parti des vaincus, vous aviez consenti à porter...

—Ce méchant petit ruban ? répondit Benvenuti piqué au vif. La raison en est toute simple. Je fronde, cela est vrai, mais je ne boude pas ; j'évite, mais je ne fuis pas ; enfin, je me tiens à l'écart des honneurs ; mais si un d'eux, tout innocent, vient forcer ma porte, je ne le chasse point, ne voulant outrager personne. Cette explication vous suffit-elle, mon cher comte ?...

—Oui et non. Décidément, comment avez-vous reçu la croix de la Légion-d'Honneur,

vous qui n'êtes ni au service civil, ni au service militaire ?

—Eh ! mon Dieu, faut-il que vous me forciez à faire mon panégyrique ! s'écria le chevalier Benvenuti avec l'accent animé d'un homme traqué dans les retraites de sa modestie ; que voulez-vous que je vous dise ?... Vous savez, ou vous ne savez pas, que j'ai beaucoup voyagé dans le Levant il y a quelques années. Quand je revins en Piémont, Turin était une ville française ; j'apportais une assez riche collection d'antiquités, divers objets d'arts, des médailles, quelques armes. On me conseilla de déposer ces trésors d'archéologie entre les mains du conservateur du musée de Turin, qui jugea à propos d'en faire hommage en mon nom, et sans mon consentement, à la ville de Paris. Quelques semaines après, une étoile me tomba sur la poitrine : c'était celle de la Légion-d'Honneur. J'acceptai. Il eût été très-imprudent de refuser, vous comprenez ?

—Parfaitement, mon cher chevalier ! dit M. Belvidero, la physionomie s'épanouissait d'aise à une telle explication.

Puis il jeta sur Thérèse et sur Eleonore un regard expressif, comme pour leur dire : "J'espère que vos petits scrupules sont tout à fait dissipés, mes chères filles." Le chevalier s'était levé et il tournait sur ses talons, se dandinant avec grâce, passait la main dans ses cheveux et caressait sa cravate devant toutes les glaces. Eleonore le suivait des yeux à la dérobée, n'osant arrêter un jugement sur ce personnage, en faveur duquel l'estime de M. Belvidero parlait d'une manière si franche. Plusieurs fois elle consulta son amie du regard et du bout du pied, et plusieurs fois les réponses de Thérèse la firent tressaillir. Enfin, par un bonheur inouï pour sa réconciliation avec ces demoiselles, le chevalier revint à un sujet de conversation bien attrayant.

—Parbleu, dit-il, j'aurais voulu voir ce beau régiment lorsqu'il défilait devant toute la population de cette bonne ville de Nîmes. Il m'intéresse d'autant plus que je connais plusieurs officiers de ce corps de cavalerie.

—Vraiment ! reprit le comte. Comment les nommez-vous ?

Mlles de Walstein et Belvidero étaient fort attentives, sans en avoir l'air. Mais les noms et les grades de ceux que le chevalier indiqua ne les intéressèrent en aucune façon. Il cita un

major, un sous-lieutenant et un officier-pa-
yeur.

—Je suis fâché, dit M. Belvidero, de n'a-
oir pas su que ces messieurs étaient vos amis ;
j'aurais cherché à les reconnaître dans les rangs.
Mais ne vous ont-il jamais parlé de leur jeune
colonel ?

—Peu, répondit Benvenuti. Ils sont très-
discrets...

—Pourquoi discrets sur ce point-là ? deman-
da le père d'Eléonore.

—Eh ! parce que les favoris de Sa Majesté
impériale et royale sont...

—Expliquez-vous en toute sûreté, dit le
comte.

—Sont... des favoris, ajouta avec hésitation
le chevalier, qui voyait Eléonore et Thérèse le
regarder avec fierté.

—Voilà pour un homme d'esprit une belle
raison ! Elle est d'une logique irrécusable.
Dans tous les cas, elle ne vous compromettra
pas.

En disant ces paroles, M. Belvidero allait du
salon à la terrasse et de la terrasse au salon,
cueillant des fleurs d'orangers et les jetant avec
malice à ses chères filles, à mesure qu'il passait
et repassait devant elles.

Le chevalier avait entrevu le mauvais effet
de ses paroles, au sujet du colonel de dragons.
La physionomie des deux jeunes personnes s'é-
taient empreinte d'une expression indéfinissable.
C'était un habile mineur que M. Benvenuti.
Il sonda le terrain avec adresse, et il eut l'air de
laisser échapper ces mots sans importance :

—Le cher comte me fait une rude guerre ce
soir. Est-ce que le colonel de dragons lui tient
un peu au cœur ? Je serais désolé de mon ex-
pression à ce sujet : je rétracte le mot *favori*.

—Vous vous trompez, mon ami, reprit M.
Belvidero, je ne connais pas un seul officier de
ce régiment. Seulement le colonel Richemont,
dont on m'a parlé, a été d'une politesse extrême
pour mes enfants et pour moi au pont du
Gard, où je l'ai rencontré fortuitement.

Et il ajouta quelques explications sur cette
visite au monument romain. Eléonore souriait
à son père ; Thérèse fit un gracieux signe de
tête à son cher tuteur. Le chevalier toussa deux
fois, et, relevant fort agréablement sa cravate,
il reprit.

—Du reste, c'est une justice à rendre à l'em-
pereur ; le *favoritisme* qui émane de lui ne

tombe que sur des hommes de mérite. Na-
poleon à un coup-d'œil infailible ; toute l'Eu-
rope le sait bien.

Ce fut en ce moment qu'un valet vint porter
au comte Belvidero la lettre suivante ; elle était
du maire du village voisin :

Monsieur,

«Des troubles ayant éclaté à Marseille, l'au-
torité supérieure a demandé un supplément de
force armée, et plusieurs compagnies de cava-
lerie, appelées des départements voisins, ont
été mises à sa disposition. La commune de***
est chargée de fournir des logements à cent cin-
quante chevaux. J'ai pensé que l'officier qui
les commande ne pouvait être plus convenable-
ment logé que chez vous. Il s'y rendra avec
deux cavaliers. Veuillez en recevoir l'avis.

Signé, le Maire de***»

—Voilà qui est très bien ! (dit M. Belvidero
à son valet, après avoir lu des yeux seulement
cette lettre municipale.)

Et il donna des ordres à voix basse, le valet
se retira, et son maître regardant la pendule du
salon, annonça qu'il était près de minuit. Elé-
onore et Thérèse se levèrent et vinrent recevoir
respectueusement sur leur front candide le bai-
ser paternel, l'adieu du soir. Le comte resta
seul avec M. Benvenuti, et il lui fit part de la
lettre au sujet du garnisaire.

—Pardieu ! il serait plaisant que ce fussent
des dragons ! dit celui-ci, et que ces dragons
fussent de mes amis !

—En attendant leur arrivée, chevalier, re-
prit M. Belvidero, à nous deux !...

—Vous le voulez, comte ? ajouta le Piémont-
tais, comme si on forçait sa volonté.

—Oui, oui, sans doute ! nous verrons si vo-
tre ancienne étoile vous sera fidèle. Vous m'a-
vez rudement battu, l'année passée, au *Casino*,
il me faut une vigoureuse vengeance... Corbleu !
trois mille sequins !...

—Bah ! c'est une bagatelle pour vous, sei-
gneur comte ! reprenait en souriant le cheva-
lier Gaspard.

—Mais, s'écriait le Florentin, n'ai-je pas
une fille à marier et d'énormes contributions à
verser au trésor impérial, royal, infernal ?...
Voyons, cependant !...

Les deux anges étaient remontés dans leur
appartement ; les deux âmes brûlées de passions

commencèrent leur combat terrible ; le duel le plus triste, le plus mortel assurément. Hélas ! le comte Belvidero, cette noble figure, ce cœur noble, cette vive intelligence, le père d'Eléonore, le tuteur de Thérèse de Walstein, le comte Belvidero, aimé et honoré entre tous les seigneurs de la belle Italie, était secrètement une de ces misérables victimes marquées au sceau de la fatalité et destinées tôt ou tard aux griffes du premier fripon qui le rencontrerait.

Or la table était dressée ; quatre bougies flambaient à ses quatre angles ; les cartes, les jetons et les fiches se trouvaient là sur le drap vert ; l'appareil du supplice était complet.

—Comte, je suis à vos ordres ! dit le Piémontais.

La partie s'engagea gaîment durant la nuit la plus limpide et la plus odorante qui jamais vint enchanter le monde. Le chevalier Benvenuti battit et mêla les jeux de cartes avec une gracieuse dextérité et avec tout le sang-froid d'un homme résigné aux faveurs de la fortune comme à ses rigueurs. Il souriait, se renversait sur son fauteuil et jetait en l'air quelques paroles tout à fait étrangères à la question du moment. M. Belvidero, au contraire avait une gravité magistrale. Immobile et pâle, il était tout entier dans la solennité du jeu ; on l'aurait cru devant quelque sybille, attendant l'arrêt de l'avenir. Tout à coup il lui vint dans la pensée qu'un laquais, ou toute autre personne, pourrait bien entrer inopinément dans le salon et surprendre cette partie nocturne. Il se leva, et, se dirigeant vers la porte, il en poussa les deux petits verroux dorés puis il revint à pas lents se placer sur son fauteuil. Benvenuti mêla de nouveau les cartes et il les fit couper par son *partner*. Le comte Belvidero, allait relever son jeu, lorsque des accords de harpe retentirent dans la nuit. Ils venaient de l'étage supérieur ; d'un appartement dont les fenêtres étaient ouvertes. M. Belvidero n'osa toucher les cartes encore sur le tapis ; il les regardait fixement, la tête penchée les mains croisées, les traits empreints d'une expression douloureuse. Benvenuti, prêt à jouer allait dire mot ; le comte leva la main pour lui imposer silence. La harpe chantait mélodieusement : l'air en était vibrant et dans le lointain on eût dit que les gemissements du fleuve lui répondaient. Oh ! qu'il était tendre et suave le cantique de la harpe ! elle préluda par des mots graves ; l'harmo-

nie était incertaine et flottante ; elle jetait sans ordre ses longues plaintes, ses vagues soupirs. Bientôt elle parut monter dans les régions de la pensée, et comme l'ode du poète elle bondit dans un rythme régulier : tantôt foudroyante, tantôt cruelle, tantôt ironique et toujours majestueuse. C'était la colère du juste que cette musique qui éclatait soudainement sur deux têtes coupables. Un des deux hommes du salon cachait son visage dans ses mains, et l'autre, détournant la tête, regardait tristement le pavé de marbre. En ce moment la lune décroissante leur jeta son dernier regard, et la chevelure blanche du comte Belvidero parut toute illuminée. Il releva le front, et, voyant l'astre mélancolique s'enfoncer sous l'horizon, il se prit à soupirer et ne put se défendre de jeter un salut de la main à cette lune, confidente de tant de misères ignorées. Mais la harpe suivit sa mélodieuse prophétie ; elle expliquait en pleurs abondants les angoisses de l'âme et ses terreurs de l'avenir... elle disait par ses cris les véhémentes imprécations du désespoir... elle hurlait comme l'impie, elle blasphémait devant l'autel... puis revenant au discours sévère, elle accusait et condamnait. Cependant un accord doux et plaintif vint soupirer au milieu de cette déchirante harmonie ; on eût dit la voix d'une jeune fille, suppliante, prosternée. Elle redoubla de tendresse et cédant à une tendre violence. « C'est moi, disait-elle. Père, il en est temps ! arrache de ton âme cette passion mordante, insensée... retourne à ta fille, à la lumière du ciel, aux verdure et aux fleurs de la terre. Je suis l'espérance et la candeur, je suis la paix et l'amour... je suis Eléonore. » Et ce fut alors que la harpe rendit une clameur humaine qui vint retentir jusqu'au fond des entrailles du comte Belvidero.

Il se leva de terreur et de pitié, et saisissant la table à deux mains, il la jeta de toute la violence de sa colère sur l'homme placé devant lui.

Le bruit fut effroyable et les flambeaux s'éteignirent. Des valets qui veillaient dans le vestibule accoururent, et trouvant la porte du salon fermée en-dedans, ils crurent qu'on attentait aux jours de leur maître ; et brisant la porte, ils s'élancèrent dans l'appartement. Quand on apporta des bougies, on vit des débris épars çà et là sur le parquet. Le comte ordonna d'un signe que tout fût relevé, et, par un autre signe

il fit tout jeter dans le fleuve par-dessus la terrasse : flambeaux, jeux, table, tout l'appareil infâme. Puis se retournant vers ses gens, il dit :

— Monsieur le chevalier a été atteint subitement d'un accès nerveux. Aidez monsieur à remonter dans son appartement et prenez soin de lui.

En même temps il salua gravement Benvenuti, qui, appuyé sur le bras d'un laquais, passa devant le comte, et, la bouche entr'ouverte, le regard étonné, le visage pâle, n'eut pas un mot à lui dire, pas un signe à lui faire.

M. Belvidero se promena long-temps sur la terrasse, respirant avec ivresse les brises embaumées de la nuit. De temps en temps il élevait ses regards jusqu'aux fenêtres de l'appartement de sa fille ; mais la musique et les lumières étaient éteintes dans la chaste Gynécée ; Eléonore dormait en paix sous les ailes de son ange.

Il était près de trois heures du matin quand M. Belvidero remonta chez lui.

Le lendemain, dans la matinée, on vint prévenir le comte qu'un officier de cavalerie arrivait avec un billet de logement pour le château. Il était suivi d'un homme à cheval. L'officier fut introduit immédiatement dans le corps du logis qui lui était destiné. On prit ses ordres ; il demanda deux choses : un déjeuner, et l'heure à laquelle il pourrait saluer les maîtres de la maison. M. Belvidero lui fit exprimer ses excuses de ne l'avoir pas reçu lui-même, et il le pria de lui faire l'honneur d'accepter un déjeuner de famille. L'officier répara le désordre de sa toilette, et à dix heures il était en tenue de campagne, dans le salon de M. Belvidero. Le comte entra avec Thérèse et Eléonore qui s'arrêtèrent de surprise sur le seuil de la porte en voyant l'uniforme d'un officier de dragon. Leur émotion redoubla quand elles reconnurent le capitaine l'Espérance. C'était lui-même. Il avait reçu ordre de rebrousser chemin avec sa compagne, pour stationner en Basse-Provence, en cas d'événement. Son embarras et sa joie secrète furent extrêmes, quand il eut la preuve qu'il était chez le comte Belvidero et chez les deux *petites fées* du pont du Gard. M. Belvidero lui tendit cordialement la main en s'écriant pour le mettre à l'aise :

— Pardieu ! capitaine, j'en suis enchanté.

M. Benvenuti ne parut point à table ; aussi

Eléonore dit-elle à son père : mais nous ne voyons pas monsieur le chevalier !

Il est parti, ma fille, répliqua vivement M. Belvidero ; une affaire subite et très importante l'a forcé de nous quitter à la hâte.

Thérèse regarda avec une douce satisfaction sa cousine, qui sourit aussi et baissa les franges noires de ses paupières. Le capitaine l'Espérance était dans une sorte d'enchantement qu'il ne pouvait comparer qu'à ce bienheureux état d'ivresse où il s'était trouvé souvent quand les délais d'une trêve avec l'ennemi le lui avaient permis ; sa raison flottait dans un vague étourdissant, comme si déjà il avait vidé des flacons de Chypre, ou quelques bouteilles empaillées de ce vin de Xérès, si doux au vainqueur ! il causait peu, ce bon l'Espérance, intimidé par la grâce et la noblesse de ces deux jeunes filles pour lesquelles le *colonel* voulait absolument qu'il eût une grande passion.

— Quel singulier hasard, se disait-il en lui-même, est-ce que ma destinée voudrait ?... allons donc ; le colonel est fou.

Cependant il était l'objet des prévenances les plus aimables de ces deux *petites fées* qui avaient l'art de lui faire dire les choses les plus polies et les plus convenables ; il devenait presque galant ; il ne se reconnaissait plus.

— Mesdemoiselles, disait-il entr'autres, je n'ai qu'un seul désir maintenant, c'est d'être emporté par un boulet de canon ; après une aussi belle visite, il faut en finir avec la vie de *Dragonades*.

— Ah ! monsieur le capitaine, s'écriait Eléonore, que dites-vous donc là ? Vous nous faites une peine affreuse.

— Quoi donc ? reprenait Thérèse, n'y a-t-il pas un autre moyen de remercier sa bonne étoile que de vouloir mourir ?...

— Vivez ! vivez ! capitaine, reprit M. Belvidero. Si tous les Français m'inspiraient autant de sympathie que vous...

— Eh ! vous nous haïssez donc bien ? (demandait l'Espérance en se désaltérant avec du vin de la délicieuse rive du Rhône, pour oublier les délices des vignes de Chypre dont il parlait souvent.) Vous nous haïssez, reprenait-il, et je crois que vous avez tort. Que vous demandons-nous, messieurs les étrangers ?... d'être nos amis et nos frères, tout uniment. Retenez-vous ; donnez l'Europe à l'empereur, et

tout sera dit. Il n'en demande pas d'avantage. C'est un très bon enfant...

—Vous êtes charmant, capitaine ! répondit le comte. J'adore vos proclamations à l'ennemi et je voudrais de toute mon âme vous voir général en chef.

A ces mots, l'ami de Richemont soupira. On venait de toucher l'épine cachée qui le blessait au cœur. Mais ses regards se portèrent sur les visages angéliques des filles de M. Belvidero et il oublia sa fortune sévère, le bon capitaine ! Après déjeuner, ces demoiselles proposèrent une promenade sur le fleuve. M. Belvidero donna des ordres pour que l'on préparât l'embarcation ; c'était une jolie chaloupe à voile triangulaire. Le vent était bon. Le patron saisit la barre et l'on partit. Assurément, un spectacle charmant à voir était cette jolie barque marine, si élégante, si légère, qui élevait et abaissait son aile brillante comme fait un beau cygne poursuivant un cygne ses amours ; elle était charmante à suivre cette chaloupe, où deux nobles créatures, assises sur un tapis de Perse, laissaient ondoyer au zéphir les boucles soyeuses de leurs cheveux et enchantaient les rives et les ondes de la poésie de leurs regards ; elle était attachante à voir cette barque aventureuse qui portait à côté de M. Belvidero, un officier en tenue de bataille, le casque en tête et la crinière au vent, le sabre au côté et les bras croisés sur les revers rouges de l'uniforme vert ; beau guerrier, dont l'œil fier s'abaissait devant le front de deux jeunes filles, et qui tremblait d'avoir perdu l'énergie de son âme, parce que le ciel s'était entr'ouvert pour lui !

Elle voguait l'embarcation. Elle coupait l'onde de son arête vive, elle la refoulait en écume avec ses flancs. Son agile gouvernail trompait la vague honteuse qui s'abîmait sous la quille. La voile, habilement tournée, n'offrait qu'un quart de surface au vent qui glissait sur elle et la faisait trembler en riant. Le fleuve était large ; il écumait comme un taureau animé pour le cirque ; sur sa rive gauche se montraient les plaines un peu monotones de la Basse-Provence, avec leurs habitations blanchâtres, leur longues avenues de peupliers, et bordées à l'horizon par les dentelures bleuâtres des premières Alpes. Mais sur la rive gauche, le Delta de Camargue étalait toute sa beauté sauvage. Une brise apportait les senteurs des tamarins qui bordent l'île et les bruissements des premières vagues de la

Méditerranée. A mesure que le fleuve s'élargissait, il devenait plus calme dans sa course. Quelques flots, plantés de nymphées et de joncs à fleurs jaunes, flottaient au courant. Le Rhône les avait détachés du rivage et poussait vers la mer cette flotte de verdure. On eût dit un hommage triomphal qu'il apportait à sa souveraine. La tour Saint-Louis se montrait au loin sur la rive opposée, et bientôt elle se perdit avec ses hauts peupliers et ses lourds canons, comme un de ces palais de nuages emportés par le vent. Dans les solitudes vertes de la Camargue, paisaient des bandes de taureaux sauvages et de chevaux libres. On croyait voir une savane du nouveau monde tant cette nature avait de grâces et de fécondité. Des myriades d'oiseaux chantaient dans les *Tamarins*, où planaient à la surface des petits lacs dont les prairies immenses étaient étoilées. Les passagers de l'embarcation virent de grands flamants roses courir à toutes jambes le long du sable, poursuivis qu'ils étaient pas un milan à plumes blanches, ce brigand habituel des bords du Rhône. L'un d'eux allait être pris par les serres impitoyables...

—Pauvre oiseau !...

Dit Eléonore en étendant la main pour le défendre. Le capitaine sourit à ce geste naïf, et levait aussi le bras du côté du flamant.

Pauvre oiseau !...

Répéta-t-il, comme entraîné à redire les paroles échappées à la bouche charmante de la jeune Italienne. Thérèse était absorbée dans sa rêveuse méditation ; les yeux baissés vers l'eau, elle voyait passer des lianes emportées par le courant. Une branche de saule flottait, tantôt revenant à la surface. Thérèse ne la quitta plus du regard. Son tuteur s'approcha d'elle et lui demanda la cause d'une telle rêverie. Elle lui montra du doigt la branche emportée :

—Eh bien, chère enfant, c'est un rameau de saule, dit M. Belvidero.

—Oui, reprit la belle Allemande. Et voilà l'image de la vie, mon bien-aimé tuteur. Toujours luttant de vagues en vagues jusqu'au moment de passer la barre du fleuve pour entrer dans l'océan-éternité.

Le comte Belvidero lui prit la main et la lui serra, comme pour la prier de chasser loin d'elle de si sérieuses réflexions. Ou touchait à un débarcadère ; on aborda les belles rives, à la

pointe orientale du Delta. Le fleuve finissait et perdait toutes ses eaux bouillonnantes dans l'onde vaste et azurée. De grandes hirondelles planaient sur le bleu cristallin, d'autres tourbillonnaient dans des rayons de soleil. Au large, quelques voiles, découpées comme des ailes, montraient leurs pointes blanches, jetaient un éclair et filaient sous l'horizon.

—C'est la mer ! C'est la Méditerranée !

S'écriait la vive Eléonore en courant sur le sable où ces pieds marquaient à peine leur empreinte élégante.

—Mon père ! Thérèse ! reprenait-elle, c'est l'eau d'Italie... l'eau de Terracine de Gaëthe du Pausilippe.... Oh ! venez, touchons l'eau de la mer.

On voyait ses beaux cheveux noirs flotter à la brise, et quand elle arriva sur le bord de l'onde, elle se pencha gracieusement pour tremper ses mains délicates dans sa Méditerranée qu'elle adorait, la jeune fille d'Italie, un peu payenne en ce moment. On chercha un site abrité d'où le paysage marin pût se déployer tout entier. Les belles cousines s'assirent sur des mousses desséchées ; le capitaine était debout près d'elles ; M. Belvidero causait à vingt pas de là avec des mariniers.

—J'espère, dit Thérèse, que monsieur le capitaine nous saura quelque gré de l'avoir amené jusqu'ici. Ce spectacle vaut bien une parade, ou même une bataille.

—Il n'est pas bien sûr que monsieur soit de votre avis ma cousine, reprénait Eléonore en consultant du regard le visage de l'officier.

Lui qui ne quittait pas des yeux ces demoiselles, protesta que jamais de la vie il n'avait rien vu de plus ravissant.

—Vraiment ! disait Eléonore ; savez-vous que vous devenez d'une extrême galanterie ? Au pont du Gard, c'est à peine si nous avons reçu un coup d'œil de protection....

—Ah ! dit l'Espérance, il y avait là quelqu'un dont je prenais des leçons en silence.

Les deux filles devinrent plus sérieuses et le capitaine continua.

—C'est notre maître à tous au régiment. Le cher colonel !.... Sa moindre qualité est d'être charmant....

—Vous l'aimez donc bien, demanda Thérèse de Walstein.

Comme un frère. Beaucoup mieux ; c'est

mon camarade au feu et au bivouac. Il faut le voir dans une affaire, en tête des dragons, le sabre au poing et l'œil sur toute la ligne, commandant la charge et piquant des deux sur ces coquins de Bavaois ou d'Autrichiens....

—Eh ! capitaine ; s'écria Eléonore dans un éclat de rire enfantin, mademoiselle est autrichienne !

Thérèse se prit à rire aussi en rassurant du regard le brave l'Espérance qui se confondait en excuses.

—Allez, monsieur, lui dit-elle, vous êtes pardonné. Pas de rancune après la guerre. Nous sommes alliés ; Marie-Louise n'est-elle pas de Vienne, comme moi ? Vous disiez donc que votre colonel....

—C'est un vrai lion ! (poursuivit le capitaine, enchanté de trouver un moyen d'échapper au *je vous demande pardon*.) Un vrai diable incarné ! Il est jaloux de tous les coups de sabre. J'ai vu son casque taillé comme une pomme, et sa lame ébréchée comme une scie... Ajoutez à cette ambition un sang-froid unique. Je l'ai vu descendre de cheval sous le feu de la ligne ennemie et ramasser un mouchoir qu'il avait laissé tomber. Il est vrai que le mouchoir avait un nom brodé.

—Voilà qui est admirable ! dit Eléonore en regardant sa cousine avec une sorte d'effroi... Eh bien, monsieur, qu'arriva-t-il ?...

—Rien. Richemont remonta à cheval. L'affaire continua. Nous rompîmes le carré ; la bataille fut à nous. Seulement ce pauvre colonel reçut une balle à l'épaule, mais il guérit au bout de trois semaines.

—Et le mouchoir brodé ? demanda Mlle de Walstein, devenue très sérieuse.

—Je crois qu'il l'a conservé, reprit le capitaine. La personne de qui il le tenait était morte depuis deux ans... Richemont m'en a parlé une seule fois. C'est un bon cœur !...

—Et un noble cœur ! dit involontairement Eléonore qui respirait plus à l'aise.

—Un noble cœur ! répéta Thérèse en regardant sa cousine.

—Mais que vous raconte donc monsieur le capitaine ? demanda le comte Belvidero en rejoignant le groupe sur les mousses desséchées.

En même temps il prit par le bras le bon l'Espérance et ils s'éloignèrent des deux jeunes filles pour visiter quelques pâturages environnants. Eléonore dit à sa cousine :

— Pourquoi nous laisser ainsi ?...

Et elle voulut rappeler son père. L'officier et lui étaient déjà loin d'elle.

— La mer est bien belle... elle est bien calme, ajouta Eléonore, je ne sais pourquoi je suis inquiète, moi ?... Chère Thérèse, d'où vient que l'âme est quelquefois toute vibrante et cela sans cause ?...

Mlle de Walstein vit avec un saisissement extrême le trouble de son amie ; plus maîtresse de ses émotions, elle la rassura par de douces paroles et par son angélique sourire.

— C'est vrai, reprit Eléonore, je suis bien folle !

Or, ces demoiselles virent venir à elles une femme bizarrement vêtue, jeune encore, d'une maigreur extrême et pâle comme une ombre errante.

— Mon Dieu !... s'écria Eléonore en se jetant dans les bras de sa cousine.

L'étrangère s'approcha d'elles et elle leur dit avec une douceur rassurante :

— Vous avez peur de moi ?... Le malheur vous est donc inconnu, jeunes et charmantes que vous êtes ?...

— Que pouvons-nous faire pour vous ? demanda Thérèse en serrant toujours Eléonore contre son sein.

— Eh, chères enfants, s'écria l'étrangère, que voulez-vous faire pour moi ? Votre charité est présomptueuse ; toutefois je vous remercie. Je me promenais sur le sable selon ma coutume ; j'ai vu de loin vos voiles verts et vos robes élégantes, j'ai voulu voir de près vos beaux visages. Maintenant adieu ; paix et bonheur à vous !

— A vous aussi nous les souhaitons, reprit Mlle de Walstein. Mais si nous vous avons donné de la curiosité, croyez que vous nous inspirez de l'intérêt... êtes-vous seule ? êtes-vous pauvre ? pardon pour cette question ?

— Mon ange, dit l'étrangère, je suis seule en ce monde, mais bien riche en malheurs. Dernièrement encore j'avais trouvé un asile qui me plaisait, il était triste et grand comme mon chagrin. On m'en a chassée, par mesure de police ; on a prétendu que j'effrayais le quartier, et que je faisais la sorcière ou la prophétesse, de manière à monter la tête des crédules ou des fanatiques. La police est si ingénieusement tourmentante ; il faut qu'elle fracasse son public tous les matins ; c'est une vieille femme hargneuse qui fouette à plaisir les enfants au coin des rues... Vous souriez ! vous avez raison. Cela fait pitié, et j'en rirais comme vous si je n'avais oublié comment on peut rire.

— Et d'où venez-vous ? demanda Thérèse.

— De Nîmes. On m'appelait la sorcière des Arènes parce que j'habitais uneasure au milieu des ruines antiques, au cirque. On m'a chassée... j'ai pris mon chemin vers le midi ; j'ai atteint les bords du Rhône. On m'a dit que cette île était à peu près déserte dans la partie qui avoisine la mer. Un batelier m'a fait passer l'eau, et depuis huit jours je vis ici... Il me faut si peu de chose !

— De grâce, disait en frissonnant Eléonore à sa cousine,

ne continuez pas la conversation avec elle... C'est la femme dont on nous parlait ; celle qui montra un uniforme sanglant aux dragons qui partaient pour l'Espagne.

L'étrangère entendit ces dernières paroles. Son œil devint sombre et levait au ci l ses bras décharnés :

— Ah ! s'écria-t-elle, je lui fais horreur à celle-là !...

Et elle s'éloigna à pas précipités, se retournant quelquefois pour jeter sa malédiction à la pâle Eléonore... Quand le comte Belvidero et le capitaine revinrent, ils trouvèrent ce te belle enfant tout en pleurs dans les bras de Thérèse qui, elle même, était d'une vive émotion. Cependant Mlle de Walstein les rassura, en affectant de raconter avec gaieté l'étrange apparition. M. Belvidero et l'officier l'imitèrent et s'amuserent beaucoup des terreurs d'Eléonore qui anéantissait des larmes dans son mouchoir. Elle essaya de sourire... et l'on eût dit un rayon de soleil perçant la nuée.

Mais il fallut donner un adieu aux solitudes du Delta. L'embarcation remonta le fleuve à force de rames. M. Belvidero debout, à côté du capitaine, se souvint qu'il avait dans sa poche le *Moniteur* depuis le matin, sans qu'il eût songé à le déplier. Il le donna négligemment à l'officier qui jeta des regards distraits sur les colonnes du journal. Tout à coup en le vit pâlir et ses mains devinrent convulsives, au point que le papier tremblait violemment. Le comte prit le journal et lut une ligne que lui désignait le doigt du capitaine.

— Mort !... s'écria-t-il malgré lui.

— Mort !... répétèrent les jeunes filles épouvantées.

Le *Moniteur* annonçait qu'en entrant en Espagne, à la tête de son régiment, le colonel Richemont avait été tué.

Un cri déchirant s'éleva, et le fleuve en gémit ; Eléonore tombait défaillante dans les bras de son père. Ses longs cheveux déroulés trempaient dans les eaux sa taille se pliait comme si l'âme eût quitté ce corps charmant. Thérèse embrassait le front glacé de sa cousine, l'œil égaré, les lèvres pâles ; et le cœur brisé.

— Ma fille ! (s'écriait le comte Belvidero épouvanté.)

Le capitaine était immobile ; debout, les bras croisés ; il regardait d'un œil morne, tantôt le groupe désolé, tantôt la profondeur des ondes, incertain s'il réserverait sa vie au boulet et à la mitraille. La pensée de l'empereur passa devant lui. Alors il sourit amèrement, comme sesaient devant César *ce x qui allaient mourir !*

Le lendemain de cette déplorable journée, l'officier de dragons reçut ordre de rejoindre le régiment, avec sa compagnie ; Marseille était rentré dans l'ordre. Le capitaine partit après avoir serré dans ses bras le père d'Eléonore.

— Adieu, lui dit celui-ci. Nous reverrons nous amais ?...

Le capitaine l'Espérance pencha la tête et versa une larme ; la première qui eût coulé de ses yeux.

— Adieu ! reprit-il. Je vais voir le tombeau de ce pauvre colonel et puis... Adieu, comte Belvidero.

JULES DE SAINT-FELIX.

☞ Ce numéro est accompagné de quatre pages de musique contenant la fin de la "Sérénade de l'Amant jaloux" et une chanson avec accompagnements de guitare intitulée : "Fleur d'Italie."

054
M 543

Canadienne

LE MENESTRALE

PARTIE



MUSICALE.

Vol. I.]

[Nos. 25 et 26.]

LE BONHOMME DIMANCHE.

Paroles de Mr. G. Lemoine — Musique de Mlle. L. Puget.

PIANO.

Allegro *rf* *rf* *rf*

f *rf* *rf*

Ah! vrai-ment c'est un bon en *

-fant que le bon-hom-me Di - - -manche ! ah ! vrai-ment, c'est un bon en-

-fant tou- jours gai, tou- jours con- - -tent ! il con- - sole, en tous

temps, il met du pain sur la planche ; il con- - sole, en tous

temps c'est le Dieu des pau-vre gens

Quand le samed-i s'a--chè-ve, il

dit : c'est mon tour ! sur la mon-tagne il se lève ; tout dort à l'en-

p tour ; sans qu'on en - ten - de ses pas, il des - cend dans le vil - la - ge, puis au

p

coq qui fait ra - ma - ge il dit : ne me tra - his pas ! *f* coq *p* ne me tra - his

f *p*

ne me tra-his pas!...

p *f*

V

D.C. al signo.

II.

Lorsqu'enfin l'on se réveille,
 Ouvrant les rideaux,
 Avec sa face vermeille,
 Il rit aux carreaux.
 On veut dormir un instant,
 On lui dit qu'il se retire ;
 Dimanche ne fait qu'en rire,
 Et, sans se fâcher, attend ;
 Car il est bon enfant !
 Il est très bon enfant ! . . .
 Ah ! vraiment, etc.

III.

A l'oreille il nous chatouille,
 Par des mots charmants :
 Ah ! comme le blé gazouille !
 Vrai Dieu ! le beau temps !
 C'est un Paradis, ma foi,
 Que l'on voit dans la prairie !
 Et la petite Marie
 Qui se pare exprès pour toi !
 Oui, tout exprès pour toi !
 Oui, paresseux pour toi !
 Ah ! vraiment, etc.

IV.

Avec nous, à la chapelle
 Il va, le matin ;
 Puis, le soir, sous la tonnelle,
 Il met tout en train.
 Lorsqu'enfin tout est fini,
 Il dit, en faisant sa ronde ;
 Je vois dormir tout le monde,
 Je puis bien dormir aussi,
 Oui, dormir, Dieu merci !
 Bonsoir, vous tous ici . . .
 Ah ! vraiment, etc.

IL NE SAIT PAS!...

ROMANCE.

Paroles de M. E. Pacini — Musique de M. G. Hequet.

PIANO. — Allegretto agitato.

* *p* *Cres* *sf*

Il ne sait pas dans son in-di-ffé- ren- ce le coup mor- tel dont mon cœur est frap-

fp *fp* *fp*

pé ce front joy- eux qui cache ma souf- fran- ce ne tra- hit

sf *p* *pp*

rien à son regard trom- pé Oh que de fois la peur l'espoir dans

sf

l'â- me j'ai dé-vo- - ré de dou-lou-reux com- - bats!

An- - ge d'a- - mour qui m'as je- - - té ta

flam - me lui di - ras - tu que je

pp

l'ai - me tout bas lui di - ras - tu

lui di - ras tu que je l'ai - me, tout bas.

II.

Il ne sait pas qu'au bonheur étrangère,
 Le nom d'amie a retenu mes vœux,
 Et dans la nuit la brise passagère
 Seule emportait mes tourments mes aveux,
 Froide amitié vain mot que je renie
 Ma plainte amère a pour moi plus d'appas.
 Larmes d'amour, douleur que je bénie,
 Lui direz-vous que je l'aime tout bas,
 Lui direz-vous, (bis) que je l'aime tout bas.

III.

Il ne sait pas qu'une ardeur insensée
 De mon printemps flétrit les jeunes fleurs,
 Et par son rêve hélas ! en vain bercée,
 Mon âme au ciel s'exhale dans les pleurs,
 Son amour seul peut me rendre la vie,
 Et le cruel ne le divine pas,
 O douce mort, désormais mon envie,
 Dis-lui du moins que je l'aimais tout bas,
 Dis-lui du moins, (bis) que je l'aimais tout bas